



LE MARI DE MA FEMME,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

M. ROSIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 14 juillet 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BELCOUR, neveu.....	M. DELAFOSSE.
M. BELCOUR, oncle.....	M. DUPARAY.
FONTANGE.....	M. STOKLEIT.
SOPHIE, femme de Fontange.....	} M ^{me} MOREAU-SAINTI. } M ^{lle} BÉRANGER.
CHARLES, leur enfant, âgé de cinq à six ans.	
CLÉMENT, leur domestique.....	M. AUGUSTE.

La scène est à Paris, chez Fontange.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche appartement. Trois portes dans le fond. Deux chambres latérales, une à droite, l'autre à gauche. La chambre à droite a deux portes, une vis-à-vis l'autre chambre; la seconde, vis-à-vis le spectateur. — Meuble élégant. Guéridon chargé de chiffons de femme. Pendule sonnante. — Premier acte : toilette de ville; deuxième acte : toilette de bal; troisième acte : négligé du matin.

SCÈNE I.

BELCOUR, devant une table. Il écrit. FONTANGE entre en scène.

FONTANGE, à Belcour qui a le dos tourné de son côté.
Nous aurons, je crois, foule à mon bal de ce soir,
Et pour t'y préparer tu fais bien de t'asseoir;
Car ma femme avec toi veut... Ah! je te dérange;
Je te laisse, Belcour.

BELCOUR, le regardant d'un air soucieux et préoccupé.
Ah! ah! c'est toi, Fontange?

FONTANGE, le considérant.

Belcour, tu me parais tout chagrin... Eh mon Dieu!
Qu'as-tu donc?

BELCOUR, se levant et prenant la lettre qu'il est en train d'écrire.

A Paris, mon cher, je dis adieu.

Lis.

FONTANGE, prenant la lettre.

Tu vas nous quitter?

BELCOUR.

Oui : car plus je diffère,
Plus, pour calmer mon oncle, un jour, j'aurais à faire.
C'est à lui que j'écris.

FONTANGE lit.

« Mon cher oncle, il y a cinq ans, la veille de
« votre départ pour la Nouvelle-Orléans, et comme
« je venais de terminer mon cours de diplomatie,
« vous m'écrivîtes de Londres à Paris, et vous m'or-
« donnâtes, sous peine de me déshériter, pour mettre
« un terme à mes fredaines amoureuses, d'épouser
« dans un mois Sophie d'Ombreuil, cette aimable
« orpheline recommandée à vos soins. Fontange vint
« plusieurs fois avec moi au couvent où elle était en-
« core. »

Eh! j'y venais toujours.

« Il dissimula d'abord l'impression qu'avait faite
« sur lui la vue de Sophie. »

Oui, c'est vrai.

« Mais à peine la lettre qui vous annonçait mon
« prochain mariage était-elle partie, que mon ami
« me déclara qu'il adorait ma future femme, et qu'il
« en était adoré. Moi, je ne l'adorais pas, vu que je
« les aime toutes; je la lui céдай, il l'épousa; je restai
« chez lui, et je n'eus pas le courage de vous tirer de
« l'erreur où vous laissait ma lettre. »

Je te dois le bonheur de mes jours :

Aussi, pour toi, mon cher... (Il lui serre la main.)

« Depuis six mois que vous êtes de retour en France et qu'une maladie vous retient à Lille, je n'ai osé qu'aujourd'hui vous faire ce pénible aveu. En mettant cette lettre à la poste, je vais arrêter ma place à la diligence, et je serai près de vous dans quelques jours. J'ajouterai... »

BELCOUR, prenant la lettre.

Je veux lui dire ensuite

Mon projet arrêté d'amender ma conduite,
De tuer le vieil homme en vivant près de lui,
Plein d'un juste respect pour les liens d'autrui.
Il a l'intention, depuis quelques années,
D'aller finir sa vie au pied des Pyrénées,
Dans un riche domaine où j'ai reçu le jour.
D'abord, pour déjouer les pièges de l'amour,
Dès que j'arriverai je prendrai des mesures.

FONTANGE, incrédule.

Pour toi, mon cher Belcour, j'en connais peu de sûres.

BELCOUR.

Tu vas voir : tout autour je plante des poteaux
De distance en distance, avec des écriteaux
Portant défense expresse, en très gros caractères,
Aux femmes des voisins de passer les frontières,
Sans un certificat de quarante-cinq ans...
Mettons cinquante, au fait, de peur des accidents.

FONTANGE.

Tu veux donc nous quitter ?

BELCOUR.

Oui ; ta femme est trop belle !

Quelquefois, rappelant les droits que j'eus près d'elle
(Car enfin, c'est de moi, mon cher, que tu la tiens),
Je tremble d'oublier, malgré moi, tous les tiens...
Platon, célibataire et légiste sublime,
Ton code aurait rendu mon penchant légitime !
Tu voulais (c'est ton titre à l'immortalité)
Qu'on rendit en commun un culte à la beauté...
(Se tournant brusquement vers Fontange.)
Mais tu n'es pas Platon, toi... Dans ta jalousie...

FONTANGE, d'un ton railleur.

Monsieur me croit atteint de cette frénésie,
Et de plus il s'en croit l'objet... modestement.
Monsieur Belcour, du reste, est un homme charmant :
On vante ses exploits, on cite ses conquêtes ;
Il fait, sans le vouloir, tourner toutes les têtes,
Et, si l'on recueillait ses amoureux méfaits,
Le papier manquerait aux martyrs qu'il a faits.
Tout en lui vous séduit : l'air, le ton, les paroles ;
Puis, il est inconstant... les femmes en sont folles.

BELCOUR, imitant Fontange.

Monsieur plaisante ?

FONTANGE.

Non, je dis la vérité.

BELCOUR, de même.

Malgré ce ton railleur et cet air affecté,
Monsieur, qui fait le brave, est d'une humeur étrange.
Je l'observe, et souvent j'ai vu monsieur Fontange
Changer de sentiment plusieurs fois en un jour ;
Je l'ai vu confiant et jaloux tour-à-tour :
Le matin, son ami sur rien lui porte ombrage,
Le soir il est riant, son front est sans nuage ;

Il trouve merveilleux ce qu'il dit, ce qu'il fait,
Et va se coucher seul... C'est un mari parfait.
Est-ce la vérité ?

FONTANGE.

Laissons la raillerie.

Ta résolution n'est point assez mûrie.
Pour en causer ensemble, attends jusqu'à demain.
Je cours chercher ma femme au faubourg Saint-Ger-
Ne lui parle de rien, cette brusque nouvelle [main ;
La rendrait, pour son bal, moins aimable et moins [belle.

SCÈNE II.

BELCOUR, seul. Il se remet à écrire.

Non, c'est un parti pris, et je veux m'y tenir ;
Car enfin, tôt ou tard, il faut bien y venir !
Je dois le déromper, ce bon oncle... Il m'en coûte !
Ma lettre, j'en suis sûr, va redoubler sa goutte :
Mais il est temps enfin de le tirer d'erreur...
Puis, Fontange chez lui me voit à contre-cœur...
Il dissimule en vain... Non que j'aime sa femme
Plus que les autres ; mais promptement je m'en flamme,
Il ne l'ignore pas, pour le premier objet
Qui me charme.

(Il jette sa plume avec dépit.)

Je suis un franc mauvais sujet.

(Après réflexion, il reprend sa plume.)

Un mauvais sujet ?... Non... Je suis une victime
De l'amour... comme Phédre ; oui, c'est là tout mon [crime...
Je n'ai plus qu'à signer : voilà... GEORGES BELCOUR.

SCÈNE III.

BELCOUR, SOPHIE.

BELCOUR va au-devant de Sophie et lui baise la main.

Vous êtes aujourd'hui belle comme un amour.

SOPHIE, souriant.

Et les autres jours, point ?

BELCOUR.

Vous l'êtes comme un ange.

SOPHIE.

A la bonne heure... où donc est mon époux ?

BELCOUR.

Fontange ?

Il me quitte à l'instant ; mais il va revenir.

(A part.) [Haut.]

Je tremble. Quel bonheur de vous entretenir !
Depuis près de six mois, c'est le seul tête-à-tête
Que le hasard m'adresse.

SOPHIE, riant.

Il n'est pas toujours fête...

BELCOUR, à part.

Quels yeux !

SOPHIE, continuant.

Quand les amis sont des maris jaloux ;
Mais Fontange a grand tort, s'il est jaloux de vous ;
Jamais homme pour moi ne fut moins redoutable.

BELCOUR.
 Vous trouvez ?
 SOPHIE, raillant.
 Cependant vous êtes fort aimable.
 BELCOUR, à part.
 Quelle voix de sirène !
 SOPHIE, de même.
 Un esprit cultivé,
 Un ton charmant.
 BELCOUR, à part, comme pour détourner une funeste pensée.
 Jamais fut-on plus éprouvé !
 Fontange est mon ami, mon ami dès l'enfance !
 SOPHIE, de même.
 Être jaloux de vous ! Un tel soupçon m'offense.
 Il sait quel cas je fais des hommes inconstants.
 BELCOUR, à part.
 C'est le type du beau... Mais sortons, il est temps.
 SOPHIE, de même.
 Supposer que je puis laisser toucher mon ame
 Par Belcour qui, forcé de me choisir pour femme,
 A mieux aimé rester garçon, et s'exposer
 Au courroux d'un parent riche, que m'épouser !
 (Avec sentiment.)
 D'ailleurs, je vous sais gré de votre indifférence ;
 Je vous dois mon bonheur et ma reconnaissance.
 Un autre, à votre place, eût fait valoir ses droits,
 Et je perdais Fontange... Oh ! combien je vous dois !
 BELCOUR, à part, agité.
 Fontange ne vient pas ; l'imprudent !... Il me laisse.
 C'est sa faute... Il connaît jusqu'où va ma faiblesse ;
 (Haut.)
 Sophie, excusez-moi, permettez qu'à vos pieds,
 Du coupable Belcour les torts soient expiés ;
 J'ai reconnu trop tard vos qualités, madame ;
 Mais aujourd'hui leur charme a pénétré mon ame.
 Ce regard si touchant, le son de cette voix,
 Cette main que je presse...
 (Il va se mettre à genoux, lorsqu'il aperçoit Fontange qui s'arrête stupéfait.)
 Ah ! qu'est-ce que je vois !
 (Avec humeur, à Fontange.)
 Arrive donc enfin ; ton absence m'expose...

SCÈNE IV.

BELCOUR, SOPHIE, FONTANGE.

SOPHIE, riant.
 Oh ! que j'aurais voulu voir comment Belcour pose !
 Ce doit être à mourir.
 (A Fontange.)
 Sors pour quelques instants.
 BELCOUR, à demi-voix avec humeur.
 Doit-on hors de chez soi demeurer si long-temps,
 Quand on sait qu'un ami... ?
 FONTANGE, fâché.
 Point de plaisanterie.
 Lorsque j'ai de l'humeur, je n'aime pas qu'on rie.
 (A sa femme.)
 Vous me faites courir au faubourg Saint-Germain,

Où j'allais vous chercher pour vous donner la main !
 Je ne vous trouve point !
 (Il essuie son front.)
 Une course m'atterre.
 Du faubourg jusqu'ici j'ai couru... ventre-à-terre.
 C'est très mal.
 BELCOUR, à Sophie avec une colère comique.
 Oui, très mal ! je vous en veux aussi.
 Venir, quand vous saviez que j'étais seul ici,
 C'est me victimer.
 FONTANGE, plus fâché.
 Oui, c'est horrible, sans doute.
 SOPHIE, tendrement à son mari.
 Veux-tu m'écouter ?
 FONTANGE, très haut.
 Non.
 SOPHIE.
 Eh bien, Fontange, écoute :
 La comtesse d'Elmont a voulu m'emmener
 Avec elle.
 FONTANGE.
 Il fallait l'envoyer promener :
 C'était pour s'occuper de quelques bagatelles.
 SOPHIE, très sérieusement.
 Il s'en faut !... Nous avons acheté des dentelles,
 Puis des robes... Eh bien, Fontange, gronde-moi
 Si tu peux ; car enfin je m'occupais de toi,
 En choisissant exprès tout ce qui doit te plaire.
 FONTANGE.
 Ces vains colifichets font votre unique affaire.
 SOPHIE.
 Lorsqu'il est en colère, il est gentil, vraiment...
 Fontange, voulez-vous m'embrasser ?
 FONTANGE.
 Nullement.
 SOPHIE.
 Tu ne le veux pas ?
 FONTANGE.
 Non.
 SOPHIE, piquée.
 Il faut que l'on m'embrasse !
 Tu ne veux pas ?
 FONTANGE.
 Eh non.
 SOPHIE.
 Belcour, prenez sa place.
 (Belcour s'avance ; Fontange s'interpose et embrasse.)
 FONTANGE.
 Venez, mais que cela ne vous arrive plus.
 SOPHIE.
 Non, jamais... mon ami, donne-moi cent écus.
 BELCOUR, regardant la pendule.
 Quatre heures ? Au revoir, je cours jeter ma lettre.

SCÈNE V.

FONTANGE, SOPHIE.

FONTANGE, à part.
 Je crois qu'il est prudent de lui faire connaître
 Le départ de Belcour... Je lirai dans ses yeux...

SOPHIE.
Tu me boudes encor?...
FONTANGE.
Non; je suis soucieux.
SOPHIE.
Donne-moi cet argent; il faut que je m'acquitte.
FONTANGE.
Tu ne sais pas, ma chère?
SOPHIE.
Eh quoi?
FONTANGE.
Belcour nous quitte.
SOPHIE.
Belcour?
FONTANGE.
Il va trouver son oncle.
SOPHIE.
Quel ennui!
Jamais, dans la maison, l'on ne riait sans lui.
Il est si gai, si fou, sa verve est si comique!
Il faut le retenir.
FONTANGE.
Ah ça, mais c'est unique...
Vous parlez de Belcour avec une chaleur!...
SOPHIE.
Oui, je l'ai dans la tête.
FONTANGE.
Et moi?
SOPHIE, avec accent.
Toi? dans le cœur.
FONTANGE.
Mon amitié pour lui doit motiver la tienne;
Passe; mais je défends ici qu'on le retienne.
Il faut aimer les gens moins pour soi que pour eux.
Belcour forme un projet qui doit le rendre heureux.
Il va tout avouer.
SOPHIE.
C'est un plan raisonnable;
Mais votre *je défends* n'est pas du tout aimable.
FONTANGE.
Je ne défendrai plus, je prierai désormais;
Tu promets donc, Sophie?...
SOPHIE.
Oui, je te le promets.
Je veux complimenter Belcour sur sa conduite.
FONTANGE.
Fort bien.
SOPHIE.
Et l'engager à partir au plus vite.
FONTANGE.
Voici, pour ton argent, la clef de mon bureau.
SOPHIE.
Bon.
FONTANGE.
Mais je te défends...
SOPHIE.
Oh! Fontange, tout beau,
Tu devais me prier.
FONTANGE, d'un ton de maître.
Non, *je défends*, madame...

(Du ton le plus aimable.)

Qu'on se gêne en puisant dans ma bourse.

SOPHIE.

Une femme

Doit suivre d'un mari les ordres absolus;
Vous serez obéi.

SCÈNE VI.

FONTANGE; BELCOUR, après les deux premiers vers.

FONTANGE, après réflexion.

Non, non, je ne crains plus.

Quelle docilité!... ma Sophie est parfaite,
C'est une vertu!... Quoi! ta course est déjà faite?

BELCOUR.

Non; j'ai prié Clément de la faire pour moi.
Ayant si peu d'instant à rester près de toi,
Il faut, mon cher ami, les passer tous ensemble.
Clément va m'arrêter une place.

FONTANGE.

Il me semble

Que ton départ subit est un rêve... Pourtant
J'approuve ton projet, le but est important.
Ton oncle, tôt ou tard nous aurait fait visite;
Il vaut mieux d'un aveu te donner le mérite;
Cela désarmera son courroux.

BELCOUR.

Ah! mon cher,

Je l'ai fait cet aveu; mais il m'a coûté cher.
J'ai mal connu Sophie. Oh! combien je me blâme!
Si c'était aujourd'hui, j'épouserais ta femme.
(Après réflexion.)

Bah! ne songeons qu'au bal, ce soir.

FONTANGE.

C'est bien penser.

Ma femme, tu le sais, aime fort à valser;
Tu vales à ravir, et tous les deux...

BELCOUR, brusquement.

Arrête:

Sais-tu bien que la valse est presque un tête-à-tête?
Je pourrais à ta femme adresser des propos
Qui troubleraient son ame ainsi que ton repos;
Car enfin...

FONTANGE, après réflexion.

Oui, c'est vrai.

BELCOUR.

Je me connais, te dis-je;

Tu me surveilleras.

FONTANGE.

J'y pensais.

BELCOUR.

Je l'exige.

FONTANGE.

Sois tranquille.

BELCOUR.

Pourtant je veux paraître au bal.

CLÉMENT, appelant.

Monsieur Belcour!

BELCOUR.
 Sophie est si bien !
 FONTANGE.
 Oui, pas mal.
 BELCOUR.
 Pas mal ! ah ! que dis-tu ? je la trouve adorable.
 Surveille-moi.
 (A la cantonade.)
 J'y vais.

SCÈNE VII.

FONTANGE, seul, tourné du côté par où Belcour est sorti.
 Tu penx y compter. Diable !
 A la bonne heure au moins, quand on est averti !
 On fait la guerre à l'œil et l'on prend un parti...
 Quel ami que Belcour ! quel trait de grandeur d'ame !
 M'avouer franchement... Ne quittons plus ma femme.
 (Il va sortir.)

SCÈNE VIII.

BELCOUR, FONTANGE.

BELCOUR, accourant.
 Ah mon Dieu !
 FONTANGE.
 Qu'as-tu donc ?
 BELCOUR.
 Tu me vois confondu.
 FONTANGE.
 Qu'est-ce ?
 BELCOUR.
 Sans ton secours...
 FONTANGE.
 Eh bien !
 BELCOUR.
 Je suis perdu.
 FONTANGE.
 Ma fortune est à toi.
 BELCOUR.
 Non, ce que je réclame...
 FONTANGE.
 C'est?...
 BELCOUR.
 Que pour quelques jours tu me prêtés ta femme.
 FONTANGE.
 Tu veux rire ?
 BELCOUR.
 A l'instant mon oncle va venir.
 Il arrive à Paris, et me fait prévenir
 Par son vieux domestique, en toute diligence,
 Qu'il veut trouver ici la bonne intelligence ;
 Qu'entre ma femme et moi s'il règne du discord,
 Nous devons aujourd'hui tous deux être d'accord
 Pour le lui déguiser. La moindre bagatelle
 Peut porter à ses jours une atteinte mortelle.
 Aussi le médecin qui l'a guéri prescrit :
 Exercice de corps, sur-tout repos d'esprit.

FONTANGE, avec humeur.
 Mon médecin aussi m'a...
 BELCOUR, impatient.
 Songe qu'il arrive.
 Il va dire bonjour au ministre Saintive,
 Et court nous embrasser... Que dis-tu ?
 FONTANGE, brusquement.
 Mais... je dis
 Que je ne puis céder ma femme ni mon fils.
 BELCOUR.
 Ta femme seulement.
 FONTANGE.
 Non, non, ni l'un ni l'autre.
 BELCOUR.
 J'invoque l'amitié.
 FONTANGE.
 Quelle que soit la nôtre,
 D'après ce que je sais, et tes propres aveux,
 Je ne puis sur ce point satisfaire tes vœux.
 Ma fortune est à toi ; mais pour ma femme...
 BELCOUR.
 Écoute.
 FONTANGE.
 Jamais.
 BELCOUR.
 Pour m'obliger, vois le peu qu'il t'en coûte.
 FONTANGE.
 Le peu ? peste !
 BELCOUR.
 Il s'agit que ta femme...
 FONTANGE.
 Non, non.
 BELCOUR.
 Pendant cinq ou six jours veuille porter mon nom.
 Voilà tout.
 FONTANGE.
 Je ne puis.
 BELCOUR, pressant.
 Mon ami !
 FONTANGE.
 Non.
 BELCOUR.
 Raisonne.
 Que crains-tu ?
 FONTANGE.
 Je crains... tout. Tu n'exceptes personne.
 Ne me l'as-tu pas dit ?
 BELCOUR.
 Je ne puis le nier ;
 Mais il s'agit ici d'un cas particulier.
 Tu vois dans quel état est mon oncle.
 FONTANGE.
 Qu'importe !
 BELCOUR.
 Un malade est chagrin, aisément il s'emporte ;
 Mon oncle a contre moi sujet de s'irriter ;
 Il est homme, Fontange, à me déshériter.
 FONTANGE.
 Non, vois-tu, j'ai trop peur.

BELCOUR, avec dépit.

Un tel refus m'offense.

J'avais lieu de m'attendre à ta reconnaissance.

Ce que j'ai fait pour toi...

FONTANGE.

Mon cher, je ne puis pas.

BELCOUR.

Car cette femme enfin, l'objet de nos débats,
Cette femme, qui fait le bonheur de ta vie,
Et qui te rend l'objet de la commune envie ;
Ce trésor de beauté, de grace et de vertu,
Souviens-toi du passé, parle, à qui la dois-tu ?

FONTANGE.

A toi, je sais.

BELCOUR.

Ton fils, par conséquent, Fontange,
Cet enfant, ton orgueil, dont je suis fou, cet ange
Qui reproduit tes traits sur son front ingénu,
Si tu n'es pas ingrat, parle, à qui la dois-tu ?

FONTANGE.

A toi.

BELCOUR.

Quoi qu'il en coûte à ma délicatesse,
Je veux encore ici rappeler ta promesse.
Lorsque de tous mes droits je te fis cession,
J'y mis, tu t'en souviens, cette condition,
Que mon oncle long-temps ignorerait la chose,
Toujours, si je voulais.

FONTANGE.

C'est vrai.

BELCOUR.

Sans cette clause,

J'épousais... Maintenant, refuse, et dès ce jour
Nos liens sont rompus... Réfléchis bien...

FONTANGE, après réflexion, d'un ton résolu et solennel.

Belcour,

Je te suis dévoué, tu le sais ; mais Sophie
M'est plus chère que toi, plus chère que ma vie.
Si, troublant sa raison, si, surprenant son cœur,
Tu détruisais l'amour...

BELCOUR, ayant l'air de reculer devant cette pensée.

Fontange, quelle horreur !

FONTANGE.

De semblables horreurs cent fois tu fus coupable.

BELCOUR.

C'est vrai ; mais dans ce cas je n'en suis pas capable.
Mon esprit, cher Fontange, est trop préoccupé ;
Des attraites de ta femme, il sera peu frappé.

FONTANGE.

Ah ! Sophie est si bien !

BELCOUR.

Oui, pas mal ; mais, du reste,
Fût-elle encore mieux, ici je te proteste
Que ton repos est sûr. Une peur d'héritier,
Lorsqu'elle est dans un cœur, l'occupe tout entier.
Tu nous surveilleras d'ailleurs.

FONTANGE, avec une sorte de colère.

Si je vous quitte,

Fais ce que tu voudras, et je t'en tiendrai quitte !

Je vous suivrai par-tout, je compterai vos pas...

De plus, je te défends de lui parler tout bas.

BELCOUR.

De trois sociétés tu sais que je suis membre,
Et je veux lui parler... comme on crie à la Chambre.

FONTANGE.

Tu ne lui baiseras jamais la main.

BELCOUR.

Jamais.

FONTANGE.

Point de sourire.

BELCOUR.

Oh !

FONTANGE.

Non.

BELCOUR.

Soit, je te le promets.

FONTANGE.

Point de compliments.

BELCOUR.

Non.

FONTANGE.

Point d'égards.

BELCOUR.

Une dame !

FONTANGE.

Point d'égards !

BELCOUR.

Accordé... cependant...

FONTANGE.

C'est ma femme :

Point de regards.

BELCOUR.

Comment ?

FONTANGE.

De regards amoureux.

BELCOUR.

Adjugé.

FONTANGE.

Le ton sec plutôt que doucereux.

BELCOUR, gaiement.

Je contreferai l'ours ; au fait, cela m'arrange,
Et je m'en vais jouer le mari comme un ange.

FONTANGE.

Du reste, et c'est par-là qu'il fallait débiter ;
Si Sophie à ce jeu ne veut pas se prêter,
Je la laisserai libre.

BELCOUR.

Oh ! non.

FONTANGE.

Voici ma femme.

BELCOUR.

Ordonne, tu le dois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, rendant la clef à Fontange.

Voilà ta clef.

BELCOUR, sérieusement.

Madame ?...

SOPHIE.

Monsieur ?

BELCOUR.
 Mon oncle arrive à l'instant à Paris.
 SOPHIE, étonnée.
 Votre oncle ?
 BELCOUR.
 Vous savez qu'au nombre des maris
 Il me croit agrégé par vos grâces.
 FONTANGE, bas à Belcour.
 Trop d'ame.
 BELCOUR, bas.
 Ta femme, mon ami, n'est pas encor ma femme.
 Tu verras tout-à-l'heure.
 (Haut à Sophie.)
 Il va se rendre ici.
 Nous devons...
 SOPHIE.
 Que va-t-il penser de tout ceci ?
 Comme il me grondera ! combien je le mérite !
 Rien ne doit à ses yeux excuser ma conduite.
 Oh ! je ne pourrai pas l'aborder sans effroi.
 BELCOUR.
 Personne, en ce moment, ne doit trembler que moi.
 SOPHIE.
 Ai-je pu me prêter à pareille folie !
 BELCOUR.
 Laissons-lui croire encor qu'un nœud sacré nous lie.
 Vous savez, ce pauvre oncle, il est convalescent.
 Je dois le ménager.
 SOPHIE, regardant son mari.
 C'est fort embarrassant.
 FONTANGE.
 Oui.
 BELCOUR.
 Non.
 FONTANGE, bas à Sophie.
 Refuse.
 SOPHIE.
 Eh ?
 FONTANGE, voyant que Belcour l'observe.
 Rien.
 BELCOUR.
 Écoutez-moi.
 FONTANGE, bas à Sophie.
 Refuse.
 Nous n'en finirons pas.
 SOPHIE.
 Je serais trop confuse,
 Belcour.
 BELCOUR.
 Vous refusez de m'obliger ?
 SOPHIE, hésitant.
 Pardon...
 BELCOUR, pressant.
 Alors vous consentez ?
 FONTANGE, bas à Sophie.
 Non.
 BELCOUR, pressant.
 Parlez.
 SOPHIE.
 Eh bien, non.

BELCOUR, bas à Fontange.
 Piquons son amour-propre.
 (Haut avec le ton de la fatuité.)
 Entre nous, je soupçonne
 Que ce refus bizarre honore ma personne.
 Assidu près de vous, le mari supposé
 Découvrirait peut-être un goût mal déguisé.
 Vous craignez, je le vois, des rapports plus intimes,
 Et vos craintes au fond sont assez légitimes.
 Ma présence a pour vous quelques dangers.
 SOPHIE, étonnée et piquée.
 Pour moi ?
 BELCOUR, de même.
 Oui, mon aspect souvent vous met tout en émoi.
 Je surprends dans vos yeux un trouble qui m'enchanté,
 Quand Fontange est absent.
 FONTANGE, par exclamation.
 Que dis-tu ?
 BELCOUR, à part.
 Je plaisante.
 (Haut à Sophie.)
 Vous avez dit hier : Belcour est vraiment fait
 Pour plaire, il est charmant.
 FONTANGE, à sa femme.
 Tu l'as dit ?
 SOPHIE, piquée jusqu'à la colère.
 En effet.
 (A Belcour.)
 Votre oncle peut venir ; je serai votre femme.
 FONTANGE.
 Mais...
 SOPHIE, de même.
 Non, je suis piquée, et jusqu'au fond de l'ame.
 FONTANGE.
 Je ne puis me prêter à ce jeu délicat.
 SOPHIE, de même.
 Laisse-moi le plaisir de corriger un... fat.
 BELCOUR, à Fontange.
 D'ailleurs j'ai ta parole ; et puis, dans cette affaire,
 Ne te mêle de rien, mon cher ; laisse-moi faire.
 Repose-toi de tout sur mes soins diligents.
 Mon oncle va venir, je cours styler tes gens,
 Leur faire la leçon.
 SOPHIE.
 Oui, courez.

SCÈNE X.

FONTANGE, SOPHIE.

FONTANGE, les bras croisés, regardant sa femme.
 De manière
 Que je n'ai point sur vous autorité plénière ;
 Que mes vœux sont déçus, mes ordres méprisés ?
 SOPHIE, disjoignant les bras de son mari.
 Je n'aime point à voir tes bras ainsi croisés.
 Quand d'embrasser sa femme on a pris l'habitude,
 On ne se permet pas une telle attitude.
 FONTANGE, le ton colère.
 Je suis pourtant le chef de la communauté !

SOPHIE, le narguant avec grace.
Lorsqu'on aime quelqu'un, sur-tout qu'on l'a gâté ;
Lorsque, depuis cinq ans, on fait tout pour lui plaire,
On ne se permet pas de prendre un ton colère.
FONTANGE se déride et va s'asseoir à une extrémité de la scène.

Je ne suis pas colère, et je dis seulement...

SOPHIE, sans quitter sa place.
Lorsque de vivre ensemble on a fait le serment,
Quand des autres maris on ne suit pas les modes,
On ne va pas, monsieur, s'asseoir aux antipodes.
(Fontange se lève et vient près de Sophie qui lui prend la main.)

Ce beau titre de chef de la communauté,
Dis-moi, mon cher ami, te l'ai-je contesté ?
De mon sexe jamais oubliant la faiblesse,
Ai-je voulu chez toi commander en maîtresse ?
N'as-tu pas sur mon cœur un empire absolu ?
Ce qui te plaît, toujours ne l'ai-je pas voulu ?
(Elle le repousse.)

Vous êtes un méchant, un ingrat.

FONTANGE.

Chère amie,
Je me rends. Ton amour tient ma crainte endormie.

SOPHIE.

Tu consens ?

FONTANGE.

Je le veux.

SOPHIE.

Tu veux ? que de bonté !

(A part.) (finement.)

Il veut!... c'est qu'il est chef de la communauté.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BELCOUR, et un peu après, CLÉMENT.

SOPHIE.

Fontange permet tout.

FONTANGE.

Et de plus je l'exige.

(A part à Belcour.)

Mais prends garde !!

BELCOUR, bas, en lui serrant la main.

Oui, mon cher, compte sur un prodige.

CLÉMENT, montrant la lettre qu'on a vu écrire à Belcour.
Monsieur, j'allais jeter la lettre de ce pas.

Faut-il vous la donner ?

BELCOUR, prenant la lettre.

Oui, c'est bon; n'y va pas.

CLÉMENT.

Vous m'avez dit aussi d'aller... pour quelle ville
Retenir?...

BELCOUR.

Non, tu sais, je ne pars plus pour Lille.

(Clément salue et sort.)

SOPHIE.

J'entends une voiture; elle entre dans la cour.

(On entend le roulement d'une voiture.)

BELCOUR, à la fenêtre.

C'est l'oncle.

(Il offre son bras à Sophie au moment où Fontange allait lui donner le sien.)

Allons, ma femme.

SOPHIE.

[cour.

Allons, mon cher Bel-

(A Fontange qui les suit.)

Fontange, veux-tu bien prendre ma broderie ?

(Elle désigne une console.)

FONTANGE.

Oui, mais attendez-moi.

(Il cherche, ne trouve pas, se retourne, et voyant que Belcour et Sophie ont disparu, il court après eux, en criant :)

Belcour! Belcour! Sophie!

ACTE SECOND.

Musique douce et lointaine, qui cesse après le monologue de M. Belcour. — La porte du milieu, au fond, est ouverte, et laisse voir un salon éclairé par un lustre.

SCÈNE I.

M. BELCOUR, une lettre à la main; CLÉMENT, conduisant CHARLES.

M. BELCOUR, à Charles.

Où donc était allé ce beau petit garçon,
Pendant tout le dîner ?

CLÉMENT.

Il prenait sa leçon.

M. BELCOUR, le caressant.

C'est que je ne sais pas encor comment il parle,
Ce cher petit-neveu.

CLÉMENT, au petit.

Répondez, monsieur Charle.

(A M. Belcour.)

Il est tout endormi; je vais le mettre au lit.

M. BELCOUR l'embrasse.

Nous nous verrons demain... Va dormir, mon petit.

CLÉMENT, revenant.

A propos, quel oubli! j'avais à vous remettre
Deux billets.

(Il les cherche dans sa poche.)

Je les ai laissés... Ah! mais peut-être
Ces deux billets sont-ils pour votre neveu ?

M. BELCOUR.

Non.

J'en attends justement deux, porte-les-moi.

CLÉMENT.

Bon.

SCÈNE II.

M. BELCOUR, une lettre à la main.

Moi, j'aime à voir à table un enfant qui babille.
 Ce petit me manquait au diner de famille...
 Quant au bal, oh! ma foi, je n'y veux pas entrer.
 Sur la porte, un moment, j'ai voulu me montrer;
 J'ai parcouru des yeux la brillante cohue;
 Ma nièce avec Fontange aussitôt est venue,
 Et prévenant mes goûts, craignant pour ma santé,
 De la foule et du bruit tous deux m'ont écarté...
 Monsieur Fontange est bien; mais il a l'air tout triste.
 A table il a tenu des propos d'humoriste...
 Il est de mon neveu l'intime assurément;
 Car il n'a pas quitté sa femme un seul moment...
 J'ai remarqué cela... Mais prenons connaissance
 Du billet que me fait tenir son excellence;
 Voilà ce qui s'appelle un ministre nouveau! [beau.
 Répondre en moins d'un jour!... le trait est vraiment
 (Il lit.)

« Cher Belcour. »

Il n'a pas oublié son compagnon de classe.

« Cher Belcour, je suis désolé d'avoir été absent,
 « lorsque tu m'as fait visite. Tu ne me demandes
 « rien; mais je t'offre pour ton neveu une place de
 « secrétaire d'ambassade dont je t'ai parlé dans le
 « temps. Je sais qu'il est instruit, qu'il a des con-
 « naissances spéciales. Je ne pense pas qu'il soit
 « marié. Il nous fait un célibataire; je t'attends
 « demain, mon vieux ami. »

Belcour avec honneur eût rempli cette place;
 Mais il est marié... L'on vient; n'en parlons plus,
 Ce serait lui causer des regrets superflus.

(Il serre sa lettre.)

SCÈNE III.

M. BELCOUR; SOPHIE, suivie de Fontange qui se montre et disparaît, au vu de M. Belcour.

M. BELCOUR, à part.

Voici ma nièce... et l'autre est toujours à sa suite.

SOPHIE, à part.

Je m'en vais l'envoyer se coucher tout de suite;
 S'il paraissait au bal, il découvrirait tout.

(Haut.)

Quoi! malade! à cette heure on vous trouve debout?
 Vous voulez donc, monsieur, vous mettre à l'agonie?

M. BELCOUR, avec affection.

Du plaisir, mon enfant, je crains peu l'insomnie;
 Elle nous fait toujours plus de bien que de mal.
 Je veille pour te voir.

SOPHIE, à part.

Qu'il est bon!

M. BELCOUR.

Et ton bal?

SOPHIE, à part.

Est-ce que de danser il lui prendrait envie?

M. BELCOUR.

Je n'en ai jamais vu de plus beau, de ma vie.

SOPHIE, avec l'intention marquée de lui ôter l'envie de paraître au bal.

C'est un bal comme un autre, oui, monsieur: nous
 [avons

Des barons commerçants, des commerçants barons;
 Des banquiers au ton sec, à la démarche fière,
 Depuis qu'ils ont du rouge à quelque boutonnière;
 Des marquis dépités, fabricants par orgueil,
 Caressant les bourgeois d'un aimable coup d'œil;
 Du tumulte, du bruit, du fracas, de la foule;
 On se presse, on s'étouffe, on se heurte, on se foule;
 On se froisse par-tout, et l'on marche en dansant;
 On avale du gaz, on rit en grimaçant;
 On cherche le plaisir; il vous fuit; on s'étonne
 De ne trouver qu'un luxe, un éclat monotone.
 On se filtre à travers un salon tout rempli;
 Au buffet on va boire et manger par ennui.
 On y trouve des gens d'une austère sagesse,
 Qui jamais n'ont dansé, mais qui mangent sans cesse;
 Et de soif et de faim, les dames quelquefois
 Sont près de mourir, grâce à des Français-Gaulois;
 Voilà mon bal... Je vois votre surprise extrême.
 Dans toutes les maisons à Paris, c'est de même:
 On s'amuse tandis qu'on en fait les apprêts;
 Pendant, on se fatigue, on est malade après.

M. BELCOUR, en extase devant Sophie.

De grace, parle encor.

SOPHIE, souriant.

C'est un trait de satire;

Mon babil vous fatigue; allons, je me retire;
 Mais vous me promettez que, sans plus de retard,
 Vous allez vous coucher; songez donc qu'il est tard;
 Qu'il faut vous reposer. Monsieur, soyez docile.
 Quand vous serez couché, je serai plus tranquille.
 Si ce n'est pas pour vous, eh bien! dormez pour moi.
 Me refusez-vous?

M. BELCOUR.

C'est que... dormir pour toi!...

On préfère veiller pour une femme aimable.

SOPHIE, souriant.

Votre galanterie est bien impitoyable!
 (Elle va prendre des journaux sur une table et les lui donne.)
 Voilà donc des journaux; veillez jusqu'à demain.

M. BELCOUR, riant.

Des journaux! tu reviens par un autre chemin.

SOPHIE.

Je ne pourrai donc pas vous endormir?

M. BELCOUR.

Ma chère,

Tant que tu seras là, je ne le pense guère.

SOPHIE.

Je m'en vais donc.

M. BELCOUR.

Dis-moi: fais venir mon neveu,
 S'il n'est pas engagé, que je lui parle un pen.

(Sophie sort. Fontange se montre et disparaît, au vu de M. Belcour.)

SCÈNE IV.

M. BELCOUR.

Ce Fontange, sans cesse autour d'elle gravite,
On croirait voir un astre avec son satellite.

SCÈNE V.

M. BELCOUR, BELCOUR.

M. BELCOUR, amicalement.

Eh bien, mauvais sujet, te voilà donc heureux ?
De tout le genre humain tu n'es plus amoureux ?

BELCOUR.

Plus du tout.

M. BELCOUR.

La vertu, la grace, l'innocence,
Ont fixé de tes goûts la fougueuse inconstance.

BELCOUR.

Vous l'avez dit, mon oncle.

M. BELCOUR.

A la fin te voilà

Mari sage... très bien !

BELCOUR.

Il faut finir par-là.

CLÉMENT, deux lettres à la main.

Monsieur Belcour.

BELCOUR, voulant s'emparer des lettres.

Pour moi.

M. BELCOUR prend les deux lettres.

Non.

(Clément sort.)

BELCOUR.

Permettez.

M. BELCOUR.

Écoute :

J'attends ces deux billets, et d'ailleurs, dans le doute,
Portant le même nom, c'est au plus vieux, je croi,
A les prendre... Aurais-tu quelque secret pour moi ?

BELCOUR.

Oh ! non.

M. BELCOUR.

Et puis, vois-tu, je connais les adresses.
Ce sont d'anciens amis.

BELCOUR, à part.

Ou d'anciennes maîtresses

Du mois dernier.

M. BELCOUR, après avoir parcouru un billet, le donne à
son neveu.

Ah ! tiens, c'est pour toi celui-ci.

BELCOUR, jetant un coup d'œil sur le billet.

Je suis perdu, grands dieux !

M. BELCOUR, lui donnant l'autre billet.

Et le second aussi.

Qu'ai-je voulu savoir !... et voilà ce modèle,
Ce père respectable et cet époux fidèle !
Tu promets d'adorer deux femmes à-la-fois.
Et la tienne, dis donc ? tu veux en avoir trois ?
Et moi qui le croyais !... Quelle erreur fut la mienne !

BELCOUR.

Mon oncle, pardonnez ; c'est de l'histoire ancienne.
Depuis près d'un grand mois que je suis corrigé,
De ces deux dames-là j'ai signé le congé.

M. BELCOUR.

[fâme,

Depuis près d'un grand mois?... mais, séducteur in-
Depuis plus de cinq ans, avec une autre femme,
Par des serments sacrés tu te trouves lié.

BELCOUR.

Sans doute ; en les voyant, je l'avais oublié.

M. BELCOUR, en colère.

Oublié !

BELCOUR.

Permettez...

M. BELCOUR.

Et dis-moi, si Sophie
Adoptait d'après toi cette philosophie ?
Rien, d'un pareil écart ne saurait l'excuser ;
Mais parle : qui des deux faudrait-il accuser?...
Réponds.

BELCOUR, d'un air contrit.

C'est le mari.

M. BELCOUR.

Ta Sophie est un ange ;

Mais sans vouloir ici déprécier Fontange
(Je le crois délicat et ton sincère ami) ;
Il est dans ta maison...

BELCOUR.

Il est comme chez lui.

M. BELCOUR.

Je le vois pas à pas accompagner madame ;
On dirait un mari qui surveille sa femme.
A table, au bal, par-tout il est à ses côtés ;
Il prend même en secret certaines libertés !...

BELCOUR.

Je n'en suis pas jaloux.

M. BELCOUR.

Oui, c'est sans conséquence.

Il veut la consoler de ton indifférence.
C'est tout simple, il la plaint. La femme d'un ami
N'intéresse jamais un bon cœur à demi.
Mais, mon cher, le dépit dispose à la faiblesse,
Et, fût-elle un phénix, la femme qu'on délaisse
Est à moitié soumise au premier séducteur
Qui déguise l'amant sous le consolateur.

BELCOUR.

Non, Fontange n'est pas un jeune homme frivole.
Je le vois plus gêné que charmé de son rôle.
Il ne s'en est chargé que par amour pour moi.

M. BELCOUR, à part.

Voilà comme on s'aveugle, et comme...

(Haut.)

Oui, je le croi ;

Mais il s'agit, Belcour, de changer de conduite,
Et voici le moyen : Il faut partir de suite ;
Il faut quitter Paris et toutes ces beautés,
Occasion de chute et d'infidélités.
Pour ta femme, pour toi, la chose est nécessaire.
Nous vivrons tous ensemble en un lieu solitaire,
Dans le riant domaine où tu reçus le jour.
Je veux t'y rappeler au véritable amour.

Sur les monts ?
 BELCOUR.
 M. BELCOUR.
 A Paris je te fais une rente
 De quinze mille francs ; là haut j'en donne trente.
 BELCOUR.
 Ma femme ne pourra se prêter à vos vœux.
 M. BELCOUR.
 Il le faut.
 BELCOUR.
 Écoutez.
 M. BELCOUR.
 Il le faut ; je le veux.
 BELCOUR.
 Mais un pareil projet, mon cher oncle, mérite
 Qu'on y songe.
 M. BELCOUR.
 Veux-tu que je te déshérite ?
 Voici Sophie : allons, il faut la décider.
 BELCOUR.
 Il sera malaisé de la persuader.
 M. BELCOUR.
 Tu me seconderas.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE et, peu après, FONTANGE.

SOPHIE, en entrant.
 Oh ! le plaisir maussade
 Qu'un bal... Encore là ? Quoi ! monsieur, un malade
 S'avise de veiller jusques après minuit ?
 M. BELCOUR, à part.
 J'en étais sûr, voilà Fontange qui la suit.
 SOPHIE.
 C'est vouloir se tuer, à votre âge.
 M. BELCOUR.
 Pardonne,
 Mon enfant ; c'est ainsi que le docteur l'ordonne.
 SOPHIE.
 C'est quelque médecin à lorgnon, un docteur
 Qui méprise Hippocrate, et tue en amateur.
 M. BELCOUR.
 Non, c'est un médecin plein de sens, de science.
 SOPHIE.
 J'entends, c'est un docteur qui tue en conscience.
 M. BELCOUR.
 Plus vous flattez la goutte, et plus elle vous mord.
 C'est en la fatiguant jour et nuit qu'on l'endort...
 Après-demain aussi, tous deux je vous emmène,
 Et votre jeune enfant, dans mon riche domaine.
 FONTANGE.
 Que dites-vous ?
 M. BELCOUR, désignant Fontange.
 Monsieur gardera la maison.
 Visitez-nous parfois dans la belle saison.
 Vous verrez, j'en suis sûr, leur chaîne fortunée,
 D'un nourrisson de plus se lier chaque année.
 (A Belcour.)
 Eh ?

BELCOUR, souriant.
 Sans doute.
 FONTANGE.
 Monsieur...
 M. BELCOUR, à part.
 (Haut.)
 Mon homme enrage. Aux champs,
 Les maris sont plus sûrs, les plaisirs plus touchants.
 SOPHIE.
 Mais pourquoi...
 M. BELCOUR.
 Les cités où le monde fourmille,
 Dissipent au-dehors tout l'esprit de famille.
 SOPHIE.
 Mais les affaires ?
 M. BELCOUR.
 Bah ! je crois que vous vivez
 De vos rentes ?
 SOPHIE.
 Sans doute.
 M. BELCOUR.
 Eh bien ?
 SOPHIE.

Mais observez
 Qu'on ne doit pas trouver sur vos monts de Pyrène
 Des modistes de goût.

M. BELCOUR.
 Bon ! qu'à cela ne tienne.
 Si tes affaires sont tes robes, tes chapeaux,
 Paris nous enverra tous les objets nouveaux.
 SOPHIE.
 Je n'y tiens pas, au moins ; mais à cette distance...
 M. BELCOUR.
 Paris s'étend, ma chère, au-delà de la France,
 Et la France est par-tout. Aujourd'hui nos courriers
 Vont peut-être aussi loin que jadis nos guerriers.
 Les dames de Moscou, de Madrid et de Vienne,
 Portent des chapeaux faits au passage Vivienne.
 Va, nous régnons encor. Notre prose, nos vers,
 Nos modes et nos arts traversent l'univers.
 On chantait Béranger dans la Grèce asservie,
 Et l'on a vu jouer *Tartufe* en Tartarie.
 Il est tard. Couchons-nous. Quoique malade et vieux,
 J'irai demain matin vous éveiller tous deux.
 Nous ferons nos apprêts pour partir au plus vite.
 SOPHIE.
 De ce brusque départ pour vous je crains la suite.
 Un malade a besoin de dormir.
 M. BELCOUR.
 Moi, je croi
 Qu'un goutteux doit courir.
 BELCOUR.
 Mais, mon oncle...
 M. BELCOUR.
 Tais-toi.
 FONTANGE.
 Le repos cependant vous serait nécessaire.
 M. BELCOUR.
 Nous partirions.

* M. le baron de Tott l'a vu.

FONTANGE, bas à Belcour.

Mon cher, je ne puis plus me taire.

Je vais...

BELCOUR, à part.

Non, ce serait le tuer de ta main;

Il ne dormirait pas, attendons à demain...

Nous verrons.

M. BELCOUR. On entend sonner une heure.

Il est tard; c'est une heure qui sonne:

Il faut s'aller coucher.

SOPHIE.

Ici je n'ai personne

Pour installer monsieur dans son appartement.

Mes gens sont occupés au salon, sûrement.

(A Belcour.)

Je vais... Envoyez-moi Marianne.

BELCOUR.

Oui, ma bonne.

J'y vole.

(Sophie sort d'un côté, Belcour d'un autre.)

SCÈNE VII.

M. BELCOUR, FONTANGE.

M. BELCOUR, à part.

Éclaircissons le fait que je soupçonne.

(Fontange va sortir pour suivre sa femme, M. Belcour le retient.)

Venez nous voir, monsieur, vous nous ferez plaisir.

FONTANGE, voulant s'en aller.

Ah! vous êtes bien bon... j'ai si peu de loisir...

M. BELCOUR, de même.

Vous chérissez Belcour?

FONTANGE, de même.

Oh! de toute mon ame.

M. BELCOUR, de même.

Vous paraissez aussi beaucoup aimer sa femme?

FONTANGE, s'oubliant.

Je l'adore... j'entends, quand je dis adorer,

Qu'une vive amitié...

M. BELCOUR, à part.

C'est bien se déclarer!

FONTANGE.

Que le respect enfin... l'estime qui nous lie...

M. BELCOUR, avec intention.

J'entends: vous l'estimez, monsieur... à la folie.

(A part.) (Haut.)

Il faut parler. Monsieur, j'ai des yeux.

FONTANGE, étonné.

Je le vois.

M. BELCOUR.

Je sais tout.

FONTANGE, se méprenant.

Vous savez?

M. BELCOUR.

Je suis franc.

FONTANGE.

Je le crois.

M. BELCOUR.

Vous trahissez Belcour. En vous il se confie...

FONTANGE.

Plait-il?

M. BELCOUR.

Oh! point de bruit... et vous aimez Sophie.

FONTANGE.

Il est naturel...

M. BELCOUR.

Trêve aux détours superflus.

Je m'y connais, monsieur.

FONTANGE, à part.

Ma foi, je n'y suis plus.

M. BELCOUR.

D'un penchant criminel je redoute la suite,

Et le meilleur remède, en ce cas, est la fuite.

Je vous engage donc à cesser de les voir

Pendant deux ans.

FONTANGE.

Monsieur...

M. BELCOUR.

Faites votre devoir.

Du reste, gardez-vous d'emporter la pensée

Que ma nièce à vos feux se soit intéressée.

Vous avez cru Belcour à sa femme odieux?

Regardez donc Sophie, et lisez dans ses yeux.

Que n'avez-vous pu voir une scène touchante

Dont le souvenir seul m'attendrit et m'enchanter?

L'espoir dans votre cœur s'éteignait sans retour.

(Il fait mine de s'en aller. Fontange le ramène.)

FONTANGE.

Qu'avez-vous vu? Parlez.

M. BELCOUR, de même.

J'ai vu l'heureux Belcour...

FONTANGE, de même.

Eh bien?

M. BELCOUR, de même.

Ab! quelle scène!

FONTANGE, de même.

Après?

M. BELCOUR.

Assis près d'elle,

Il faisait le serment d'être toujours fidèle.

FONTANGE, troublé.

Vous l'avez entendu?

M. BELCOUR.

Non, j'étais à l'écart;

Mais ses gestes, son air, et sur-tout son regard

Exprimaient tout cela bien mieux que le langage.

FONTANGE.

Et Sophie?

M. BELCOUR.

Elle sait que Belcour est volage

Et qu'il faut un peu d'art pour le fixer.

FONTANGE, avec beaucoup d'intérêt.

Après?

M. BELCOUR.

Elle disait tout bas (j'étais un peu plus près,

Et j'ai presque entendu, sans me montrer)...

FONTANGE, de même.

Ensuite?

M. BELCOUR, parlant pour Sophie.
 « Belcour, je vous engage à changer de conduite ;
 « Je ne puis vous aimer. »

FONTANGE, enchanté.
 C'est très bien !!

M. BELCOUR, en colère.
 Pauvre sot !

Car permettez, mon cher, que je tranche le mot.
 C'est le manège adroit d'une femme timide.
 De langueur et d'amour son œil était humide,
 Tout en disant ces mots... Mon neveu...

FONTANGE, commençant à se rembrunir.
 Qu'a-t-il fait ?

M. BELCOUR.
 A voulu l'embrasser.

FONTANGE, par exclamation.
 Ah ! le traître !

M. BELCOUR, étonné.
 En effet,

Il a tort d'embrasser...

FONTANGE.
 Et, dites-moi, sa femme?...

M. BELCOUR.
 Sa femme a répondu par un soufflet... de flamme.

FONTANGE, enchanté.
 C'est charmant !

M. BELCOUR. [soufflet
 Oui, monsieur, c'est charmant. Ce

était tout plein d'amour. Belcour qui s'y connaît,
 Content d'avoir reçu ce tendre témoignage,
 N'a pas, pour l'embrasser, insisté davantage...
 O ravissant tableau de l'amour conjugal !
 (Frappant sur l'épauLe de Fontange.)

Allez, allez, Belcour ne craint pas de rival.
 Je vous donnerai même un conseil salutaire.
 (Vous ne resterez pas toujours célibataire !)
 Ne confiez jamais votre femme à Belcour,
 Ou vous serez joué de quelque mauvais tour.

FONTANGE, se rembrunissant.
 Vous pensez ?

M. BELCOUR.
 Croyez-moi.

FONTANGE.
 Pourtant...

M. BELCOUR.
 Je vous répète

Qu'il faut être prudent.

FONTANGE.
 Dans un long tête-à-tête,
 Je crois bien que Belcour peut subjuguier un cœur ;
 Mais...

M. BELCOUR.
 Je sais qu'il possède un talisman vainqueur ;
 Un moment lui suffit pour réduire une belle.

FONTANGE, très inquiet.
 Où donc est-il Belcour?... Sophie !... où diable est-
 Je vais voir... [elle ?

(Il sort en courant.)
 M. BELCOUR, le regardant.
 Où va-t-il ?

SCÈNE VIII.

M. BELCOUR.
 C'est clair, il est épris,

Et, d'un autre côté, je serais peu surpris
 Que ma charmante nièce, étourdie et légère,
 Quoique sage d'ailleurs, l'écoutât sans colère,
 Et Belcour ne voit rien ! par les femmes gâté,
 Il dort tranquillement sur la foi d'un traité ;
 C'est la règle, au surplus : tous ces garçons volages,
 Ces Jocondes charmants, la terreur des ménages,
 Une fois mariés, aux affronts aguerris,
 Un bandeau sur les yeux, sont d'excellents maris.
 (Sophie paraît. M. Belcour dit à part :)
 Ah ! la voici, voyons.

SCÈNE IX.

M. BELCOUR, SOPHIE.

SOPHIE.
 Pardonnez, je vous prie.
 Ces domestiques-là sont d'une étourderie !

M. BELCOUR.
 Je ne suis pas pressé.

SOPHIE.
 J'avais dit à Clément
 De mettre ce qu'il faut dans votre appartement ;
 Il l'avait oublié.

M. BELCOUR.
 Je puis fort bien attendre.
 Qui pourrait se lasser à te voir, à t'entendre ?
 Le charme de tes yeux, la douceur de ta voix,
 Suspendent la fatigue et le sommeil, tu vois.

SOPHIE.
 De vous, je le vois bien, il faut qu'on se défie ;
 Vous êtes trop galant.

M. BELCOUR.
 Non ; je suis vrai, Sophie ;
 Et tous les hommes sont du même avis que moi.

SOPHIE.
 Vous tombez de sommeil.
 M. BELCOUR, lui présentant un fauteuil près du sien.
 Non ; approche, assieds-toi...

Là... Dis-moi, mon enfant, es-tu contente, heureuse ?
 Du mariage enfin, l'épreuve rigoureuse
 Laisse-t-elle en ton cœur ou regret ou plaisir ?

SOPHIE.
 Oh oui, je suis heureuse, et je vis sans desir.
 Mon époux est si bon !

M. BELCOUR.
 Je sais, Belcour t'adore,
 Et de toi, tout-à-l'heure, il me parlait encore ;
 Mais avec une ardeur !... c'est un homme charmant.
 Ce n'est pas ton époux...

SOPHIE.
 Eh quoi !
 M. BELCOUR.
 C'est ton amant.

SOPHIE, déconcertée.
 Mon amant ?

M. BELCOUR.

Oui, l'on voit qu'empresé de te plaire,
Il réunit chez lui ce qui peut te distraire :

(L'observant davantage.)

Les fêtes, les plaisirs, et... cet intime ami
Qu'on ne saurait vraiment estimer à demi...
Ce Fontange est si bon, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Je l'avoue,

J'éprouve du plaisir, quand j'entends qu'on le loue :
Il est aimant.

M. BELCOUR.

Beaucoup. Ce jeune homme est très bien.

SOPHIE.

Il cause avec esprit.

M. BELCOUR.

J'aime son entretien.

(A part.) (Haut.)

Nous y voici. Sa tête est peut-être légère ;
Mais c'est des jeunes gens le défaut ordinaire...
Peut-être aussi qu'il songe à s'établir.

SOPHIE, souriant.

Oh ! non.

M. BELCOUR.

En es-tu sûre ?

SOPHIE.

Oui.

M. BELCOUR, à part.

(Haut.)

Oui ! Moi, j'ai quelque soupçon
Qu'il veut se marier.

SOPHIE.

Se marier ? non certes.

M. BELCOUR.

C'est que tu ne sais pas, j'ai fait des découvertes.
(A part.)

Il faut mentir.

SOPHIE, intriguée.

J'écoute.

M. BELCOUR, à part.

(Haut.)

Elle écoute ! Ce soir,

Près d'une belle dame il est allé s'asseoir...

SOPHIE.

Il est allé s'asseoir...

M. BELCOUR.

(Il grimace un peu, comme s'il souffrait.)

Oui, tout près... Mais écoute :

J'éprouve en ce moment quelques pointes de goutte.
J'achèverai plus tard mon histoire.

SOPHIE.

Poursuivez.

M. BELCOUR.

Dans le sac de la dame en sortant...

SOPHIE.

Achevez.

M. BELCOUR, à part.

Elle l'aime, c'est sûr.

SOPHIE, riant forcément.

Cette histoire est si drôle !...

Dans le sac de la dame... Après ?

M. BELCOUR, à part.

Elle en est folle.

(Haut.)

Dans le sac de la dame, en lui baisant la main,
Et lui disant tout bas : *Bonne nuit, à demain,*
Il a glissé...

SOPHIE, l'interrompant.

Je vois, son éventail ?

M. BELCOUR.

Ma chère,

Si c'est un éventail, sa forme est singulière :
Il est blanc et carré... mais c'est possible, au fait...
C'était un éventail en forme de... billet.
Voilà tout.

SOPHIE, s'oubliant.

Une lettre ! ah ! je suis au supplice.

(Se ravisant.)

Clément ne viendra pas ! il faut que j'en finisse

(Elle se lève.)

Avec ce paresseux, je m'en vais le chasser...

(Elle se rassied.)

Vous souffrez ?... l'éventail, l'avez-vous vu glisser ?

(Ils se lèvent.)

M. BELCOUR.

Oui, moi-même... Il est vrai que j'étais sans lunettes...
Mais parlons d'autre chose et laissons ces sonnettes.
Ton fils est bien gentil ; c'est un petit amour :
Ce n'est pas étonnant, il ressemble à Belcour.

SOPHIE, troublée.

C'est un fort bel enfant ; il plait à tout le monde.

M. BELCOUR.

Que tu dois être heureuse !

SOPHIE, rire forcé.

Oh !... beaucoup... Elle est blonde ?

M. BELCOUR, avec malice.

Il est comme Belcour, ton époux, un beau brun,
Mais un brun distingué ; c'est un air peu commun.
Il a les cheveux noirs comme jais.

SOPHIE.

Cette femme ?

M. BELCOUR, froidement.

Je n'ai pas remarqué les cheveux de la dame...
C'est un charmant espiègle.

SOPHIE, prenant un détour.

On se l'arrache ici.

Les dames de ce soir l'aiment beaucoup aussi.

(Appuyant sur les qualifications.)

Madame de Mercour, un peu pâle, mais belle,
L'aime comme ses yeux.

M. BELCOUR, jouant l'indifférence.

Ah !

SOPHIE.

Madame d'Orbelle

En raffole.

M. BELCOUR.

Que j'aime à voir chérir les miens !

SOPHIE.

Elle a de grands yeux noirs.

M. BELCOUR.

Pas plus beaux que les tiens.

SOPHIE.

Vous avez vu sans doute avec quelle tendresse

Madame de Mirval l'embrasse et le caresse ?
Elle a le front très haut.... le sourcil très marqué,
Le sourire dur.

M. BELCOUR, froidement.

Non. Je n'ai pas remarqué.

SOPHIE, par exclamation, en se levant.

Oh ! je la connais.

M. BELCOUR.

Quoi donc ?

SOPHIE, se ravisant.

La cause étrange

Qui fait que, chaque jour, ce Clément se dérange ;
Le traître, il le paiera.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. BELCOUR, confondu.

Me voilà convaincu

Que ma nièce est perfide, et mon neveu... déçu.
Quelle horreur ! Mais calmons la fureur qui m'anime.
Peut-être puis-je encor prévenir un grand crime...
Un crime dont on rit cependant.... Les voici.
Disimulons. Demain nous partirons d'ici.

SCÈNE XI.

M. BELCOUR, BELCOUR, FONTANGE, SOPHIE ;
CLÉMENT, un flambeau à la main.

SOPHIE, à part, désignant Fontange.

Qui le croirait, à voir sa candeur hypocrite !
Oh ! les hommes !... cachons le trouble qui m'agite.

M. BELCOUR, à part, désignant Sophie.

Oh ! les femmes !... Voyez quel air calme !

SOPHIE.

(M. Belcour.) Clément ?

Accompagnez monsieur dans son appartement.

M. BELCOUR, désignant la chambre de son neveu.

Ah ! par ici ?

BELCOUR, désignant sa chambre et puis le fond de la scène.

Ma chambre est très loin de la vôtre.

M. BELCOUR, revenant, et se plaçant entre Belcour et Sophie ;
à demi-voix.

Ta chambre ? il me paraît qu'il faut dire : La nôtre.

FONTANGE, désignant la chambre de Sophie.

Non, celle de madame est ici.

M. BELCOUR, à demi-voix.

Dis, Belcour,

Êtes-vous brouillés ?

BELCOUR.

Non. C'est la mode du jour.

M. BELCOUR, hochant la tête.

Je marche avec le siècle, et ne suis pas bizarre ;
Mais cette mode-là me paraît bien barbare ;
Et nos pères valaient mieux que nous sur ce point.

(A part.)

Fontange est là-dessous, je ne m'en dédis point.

SOPHIE.

Allons, messieurs, bonsoir.

BELCOUR, allant vers sa chambre.

Bien bonne nuit, madame.

M. BELCOUR, à Belcour.

Mais va-s-au moins chez elle accompagner ta femme.

FONTANGE, s'avançant.

Je puis...

SOPHIE, le repoussant avec un regard terrible.

Non.

M. BELCOUR, à Belcour qui hésite et regarde Fontange.

Hâte-toi ; songe donc qu'il est tard.

(Belcour s'avance, Fontange lui fait des signes ; Belcour entre avec Sophie. Fontange veut les suivre. M. Belcour l'arrête, pousse la porte et dit en fermant et retirant la clef :)

Ah ! vous vous avisez de faire chambre à part !

(Sophie sort à l'instant par l'autre porte qui est en face du spectateur.)

(A Fontange.)

N'est-ce pas ridicule ?

FONTANGE, avec un rire forcé.

Oh ! oui.

(Frappant à la porte.)

Belcour ! Sophie !

Vous avez oublié...

M. BELCOUR.

Monsieur, que signifie... ?

SOPHIE, à Belcour qui veut sortir par l'autre porte, en face du spectateur.

Restez, tourmentez-le, vengez-moi.

M. BELCOUR, à Fontange.

Quel mutin !

Je dois les éveiller demain, de bon matin.

Laissez-les reposer, ou je vais vous apprendre

Comment on se comporte.

FONTANGE, à part, troublé.

Ayons l'air de me rendre,

(Haut.)

Il va se retirer. Monsieur m'excusera,

Je voulais plaisanter.

(A part, regardant la pendule.)

Deux minutes déjà !

J'étouffe.

SOPHIE, à part.

Quel bonheur !

M. BELCOUR.

Allons, qu'on se retire.

Ces jeux ne valent rien.

FONTANGE, à part, regardant la pendule.

Je souffre le martyr.

(Haut.)

Oui, je vais me coucher.

M. BELCOUR, à la porte de la chambre.

Dormez bien, mes amis...

Ils ne m'entendent pas. C'est qu'ils sont endormis.

Bonsoir, monsieur.

FONTANGE.

Bonsoir.

M. BELCOUR.

Au moins, plus de tapage.

FONTANGE.

Je vous l'ai dit, monsieur, c'était un badinage.

M. BELCOUR l'observe en se retirant.

Bonsoir, mauvais sujet.

FONTANGE, trépigant.

Bonne nuit.

M. BELCOUR, de même.

Au revoir.

(Il disparaît.)

SCÈNE XII.

FONTANGE, BELCOUR, enfermé; SOPHIE, cachée.

FONTANGE, devant la porte de la chambre.

Belcour! Belcour!

BELCOUR.

Eh bien?

FONTANGE.

Ouvre.

BELCOUR.

Il faudrait pouvoir.

Mon oncle à double tour a fermé cette porte.

FONTANGE.

Belcour, tu m'en réponds sur ta tête!!

BELCOUR, se retirant.

Qu'importe?

SOPHIE, entr'ouvrant la seconde porte; bas à Belcour.

Plus fort.

FONTANGE.

Belcour! Belcour!!

BELCOUR.

Me voilà.

FONTANGE.

Que fais-tu?

BELCOUR.

Je sens, mon cher ami, défaillir ma vertu.

FONTANGE, délire croissant.

(Il appelle.)

Au nom de l'amitié! Clément!

SOPHIE, à Belcour.

Encore! encore!

FONTANGE, devant la porte.

Parle-moi, montre-toi.

BELCOUR.

Ma raison s'évapore,

Ma tête se perd.

FONTANGE.

Dieu!... ma clef... holà, Clément!...

(Il se fouille et trouve sa clef.)

Ah! je l'ai.

SOPHIE, à part.

Quel malheur!

(A Belcour, en ouvrant la seconde porte, tandis que Fontange ouvre la première.)

Sortez donc promptement.

(Belcour sort, Sophie ferme la seconde porte, Fontange entre par la première.)

BELCOUR, à Sophie.

Eh bien?

SOPHIE, animée.

Comptez, Belcour, sur ma reconnaissance.

Votre adresse m'a fait savourer la vengeance...

Les dieux ont le goût bon; c'est un morceau divin.

BELCOUR, lui pressant la main.

Oh! que je suis heureux!

FONTANGE, en dedans.

Les trouverai-je enfin?

(Sophie ouvre la seconde porte, Fontange sort par-là et reconnaît la ruse.)

FONTANGE, se tournant vers la porte.

Vous voilà?... je comprends votre plaisanterie;

Mais c'est un jeu cruel, c'est une barbarie.

SOPHIE, à Fontange, en entrant dans sa chambre.

Tout n'est pas fini là, monsieur... je vous attends.

SCÈNE XIII.

BELCOUR, FONTANGE.

FONTANGE, le ton chagrin et résolu.

Mon ami, tiens, je veux en finir, il est temps.

Je suis las de mentir; mon rôle me fatigue.

Tous ces ménagements et ces scènes d'intrigue

Doivent avoir un terme; et, tout bien calculé,

Plus le moment critique est par nous reculé,

Plus l'oncle, avec raison, peut n'y voir qu'une offense.

Voici donc mon projet: Demain matin...

BELCOUR, allant au fond de la scène et prêtant l'oreille.

Silence!

FONTANGE.

Prévenant le réveil de ton oncle, sans bruit

Je pars pour ma campagne, et ma femme m'y suit.

Il faudra bien alors qu'exempt de toute ruse,

Un aveu de ta part enfin le désabuse.

Ma femme n'oserait jamais...

BELCOUR.

Paix... chut... tais-toi...

C'est mon oncle, fuyons, vite chacun chez soi.

(Belcour entre dans sa chambre à gauche; Fontange dans la chambre de Sophie, à droite.)

SCÈNE XIV.

M. BELCOUR, en robe de chambre, un bougeoir d'une main, une lettre de l'autre.

(En entrant en scène brusquement.)

Je vous y prends encor!... personne!... c'est étrange!

Quelqu'un parlait ici... ce diable de Fontange

Me donne du chagrin... Je suis contrarié...

Je voudrais que Belcour ne fût pas marié.

Je trouve sur ma table une seconde lettre.

Le ministre me presse, il ne peut pas remettre.

Quel poste pour Belcour!... mais on veut un garçon.

Je ne vois pas...

(Après réflexion.)

Au fait le ministre a raison.

Les maris ont assez de l'état domestique.

La femme est un tyran perfide et despotique.

Il faut la surveiller, la suivre pas à pas,

Croire ce que l'on voit et ce qu'on ne voit pas;

Autrement, un beau jour, avec un grand scandale,

Elle met en lambeaux la charte conjugale,

Et livre, sans scrupule, aux mains d'un favori,

L'honneur... et quelquefois le budget du mari.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FONTANGE ; SOPHIE, après les deux premiers vers.

FONTANGE, sortant de la chambre de Sophie, et regardant la pendule.

Six heures ? Hâtons-nous. Avant que l'oncle vienne, Nous serons arrivés au château de Brienne.

SOPHIE, en déshabillé.

Tu veux absolument que je parte avec toi ?

FONTANGE.

Je t'en prie, il le faut.

SOPHIE.

Mais, mon ami, dis-moi :

D'un départ aussi brusque, à part l'inconvenance, Pour l'oncle de Belcour prévois la conséquence. C'est un homme emporté. Dans le premier transport, Malade et vieux qu'il est, il peut trouver la mort. Mon ami, ce départ à mes yeux est un crime ; Puis, ce pauvre Belcour serait aussi victime. Son oncle...

FONTANGE, se rembrunissant.

Le neveu t'intéresse !... Dis-moi,

Hier, lorsque Belcour était seul avec toi, Que te disait-il ?

SOPHIE.

Rien.

FONTANGE, un peu en colère.

Rien ?

SOPHIE.

Comme tu t'enflames !...

Ce qu'un homme galant dit à toutes les femmes : « Que Fontange est heureux ! Que je voudrais... ! »

FONTANGE, brusquement et fort.

Va-t'en.

Cours t'habiller, Sophie, et partons à l'instant.

SOPHIE.

Ce bon monsieur Belcour est malade.

FONTANGE.

Qu'il meure.

Je vais faire atteler mes chevaux.

SOPHIE, le retenant.

Non, demeure.

Écoute, mon ami.

FONTANGE.

Je ne suis pas jaloux.

SOPHIE.

Je le vois.

FONTANGE.

Mais cet oncle excite mon courroux.

Il emporte les clefs !... on dirait qu'il est maître ! C'est drôle !

SOPHIE.

A son erreur nous devons tout permettre.

FONTANGE.

Tout ?

SOPHIE.

Écoute : pour lui si tu n'as nul égard, Et si tu ne veux pas ajourner ton départ, Per mets que je le voie, et laisse à ma prudence, A ma... pitié, le soin de cette confiance. Si je puis dissiper son erreur sans danger, Il saura tout par moi. S'il faut la prolonger ; Si, quand je sonderai le fond de sa pensée, Je vois à son erreur sa vie intéressée, Il faudra voir Belcour, et trouver un moyen, Pour que, dans notre absence, il ne soupçonne rien. Ce que je te demande est raisonnable et juste.

FONTANGE, après réflexion.

Je te donne un quart d'heure.

SOPHIE.

Oh ! rien que cela ?

FONTANGE.

Juste.

Nous partirons après. Va t'habiller toujours.

SOPHIE, l'embrassant.

Malgré ton air boudeur et tes brusques discours, Ton cœur est excellent.

SCÈNE II.

FONTANGE, la suivant des yeux.

Comme elle est caressante !...

Hier je l'observais, elle était moins pressante... Elle était même froide... aussi j'étais chagrin... Jaloux... mais aujourd'hui je suis tranquille enfin. Comme dans sa tendresse elle montrait son âme ! (Il s'épanouit.) (Il se rembrunit.)

Je suis heureux... Pourtant on m'a dit qu'une femme N'éclate jamais plus en amoureux transports Auprès de son mari, que lorsqu'elle a des torts... Des torts graves... Belcour est un homme terrible... Pressant... inévitable !... et Sophie est sensible... Je ne l'accuse pas, elle ; mais mon ami (Avec effroi.)

Pourrait... Je me réveille. Oui, j'étais endormi. Déjournons ses projets avant qu'il les achève.

(Ici M. Belcour paraît.)

J'aime Sophie ; il faut qu'à Belcour je l'enlève. C'est un point résolu... Ce pauvre oncle en effet Peut en mourir ; mais moi, je serai satisfait. Allons faire à l'instant préparer la voiture.

(Il sort sans voir M. Belcour, qui reste immobile d'étonnement.)

SCÈNE III.

M. BELCOUR.

L'enlever à Belcour !... Exécration nature ! Infâme ravisseur, ami perfide !... attends :

Pour t'arracher le masque, ici j'arrive à temps.
Belcour est impassible au milieu de l'orage.

(Croisant les bras.)

Je dois agir pour lui. Vive le mariage,
Quand on a des amis!... Ma nièce assurément
Ignore les projets de ce perfide amant.
Il a su, je le vois, surprendre sa tendresse;
Son cœur est tout à lui; mais je connais ma nièce:
Elle est femme d'honneur, elle est mère sur-tout;
Elle aime son enfant: ce titre-là dit tout.
Une mère coupable est un monstre.

SCÈNE IV.

M. BELCOUR; SOPHIE, sans voir M. Belcour.

SOPHIE, appelant.

Fontange!

M. BELCOUR, à part.

La voici.

SOPHIE.

Fon... Parlon, monsieur, je vous... dérange.

M. BELCOUR, à part.

J'ai peine à retenir ma colère. (Haut.) C'est toi?

SOPHIE, embarrassée.

J'appelais notre ami.

M. BELCOUR, à part.

Soyons maître de moi.

SOPHIE, de même.

Je voulais le prier, n'ayant ici personne...

(A part.)

Pour le désabuser l'occasion est bonne.

Du courage!

M. BELCOUR.

Il me semble, ou je me trompe fort,

Qu'il vaut mieux appeler Belcour.

SOPHIE, désignant la chambre de Belcour.

Belcour? il dort.

Il est encor chez lui.

M. BELCOUR, désignant la chambre de son neveu.

Quoi? chez lui, là?

SOPHIE.

Sans doute.

M. BELCOUR, éclatant.

Vous êtes donc brouillés?

SOPHIE.

Non, mais l'usage...

M. BELCOUR, se contenant.

Écoute:

Je m'en vais te parler franchement, je le dois.
Mon titre et puis les ans m'en ont acquis les droits.
Belcour est ton époux, il t'estime, il t'honore,
Il sait apprécier ton mérite... il t'adore.
Tout le monde le voit et le dit, je le sais:
Mais ces égards peut-être et ces soins empressés,
Fruit des premiers beaux jours, et ces douces paroles,
Et d'un ardent amour les tendres hyperboles,
Tout cela, je le vois, est par lui négligé.
Il est le même au fond; mais la forme a changé.
Il a tort, très grand tort, et tu n'es pas contente?

SOPHIE.

Je n'ai pas avec lui le droit d'être exigeante.

M. BELCOUR.

Ce droit est réciproque, et tu dois...

SOPHIE, l'arrêtant.

Permettez.

Je vois avec douleur que vous vous emportez.

M. BELCOUR.

Belcour a tort. En vain ta tendresse l'excuse.

SOPHIE.

Calmez-vous; permettez que je vous désabuse.
Belcour ne me doit rien. Il ne m'a rien promis,
Et tous deux nous n'avons toujours été qu'amis,
Jamais amants.

M. BELCOUR.

Eh quoi, tu veux me faire croire

Que de tout le passé ton cœur perd la mémoire!

Lorsque autrefois Belcour te voyait au couvent,

Il dut de son amour l'entretenir souvent.

SOPHIE.

De l'état de son cœur trop fidèle interprète,
Sa bouche sur ce point resta toujours muette.

M. BELCOUR.

C'est qu'il était pensif.

SOPHIE.

Il était gai, chantant,

Il frédonnait toujours.

M. BELCOUR.

C'est qu'il était content.

C'est de l'amour. Crois-tu, fût-il froid comme glace,

Qu'il ait pu, sans aimer, admirer tant de grace,

Sur-tout lorsque tes yeux lui peignaient ton ardeur?

SOPHIE.

Mes yeux n'exprimaient rien qu'une amitié de sœur.

La main peut s'enchaîner, mais le cœur seul se donne...

(Timidement.)

Au temps dont vous parlez, Belcour n'aimait per-

[sonne...

Et moi j'aimais quelqu'un... Ce n'était pas Belcour.

M. BELCOUR.

Ainsi tu le trompas?

SOPHIE.

Je lui dis mon amour.

M. BELCOUR.

Que te répondit-il?

SOPHIE

Qu'il craignait cette chaîne;

Mais qu'il était certain d'encourir votre haine,

S'il ne m'épousait pas.

M. BELCOUR, à part.

Cher neveu! (haut.) j'aime à voir

Qu'il ait sacrifié ses goûts à son devoir.

Car, vois-tu, si Belcour, à mes ordres rebelle,

De ce lien rompu m'eût donné la nouvelle,

Je l'aurais, sans pitié, d'abord déshérité;

Quant à moi, la douleur m'eût bientôt emporté.

SOPHIE, à part, avec douleur.

Je ne puis plus rien dire.

M. BELCOUR.

Oui, malgré ta faiblesse,

Je suis heureux encor de t'appeler ma nièce.

Ta franchise me plaît. Je connais ta vertu.
Ton cœur, par le devoir et l'amour combattu,
Au devoir à la fin sut donner la victoire,
Et ce fatal amour, du moins j'aime à le croire,
Depuis le premier jour de la maternité,
Lorsque tu vis ton fils...

SOPHIE, timidement.

S'est encore augmenté.

M. BELCOUR, à part, effaré.

Qu'entends-je ! sa raison serait-elle égarée ?
Aurait-elle trahi la foi qu'elle a jurée ?
(Haut.)

Augmenté ! que dis-tu ?... parle, achève, dis-moi :
Ton époux aurait-il à se venger de toi ?...
Belcour est-il... trompé ?

SOPHIE, vivement.

Calmez-vous. Je le jure,
Aux serments que j'ai faits je ne suis point parjure.

M. BELCOUR, soulagé, brusquement.

Il suffit, je te crois, n'ajoute pas un mot.
Va t'habiller, ma nièce, et reviens au plus tôt.
Je vais t'attendre ici.

(Il sonne.)

SOPHIE, après avoir hésité, à part.

Je ne sais que lui dire.

Si Belcour était là ! si je pouvais l'instruire...
Il trouverait peut-être... Ah ! combien j'ai de torts !
L'aspect de ce digne homme augmente mes remords.

(Clément paraît.)

Marianne.

M. BELCOUR, aussi à Clément.

A l'instant mes chevaux, ma voiture.

(Clément s'incline et sort.)

SOPHIE, entrant dans sa chambre.

Comment finira donc cette étrange aventure ?

SCÈNE V.

M. BELCOUR.

Elle n'est point coupable... il faut les séparer...
Fontange une fois loin, tout peut se réparer...
Dans leur terre aujourd'hui d'abord je les emmène,
Et demain, sans retard, nous partons pour la mienne.
Parmi de bonnes gens, au milieu de mes bois,
Ils trouveront l'amour sous de paisibles lois.

(Il va vers la chambre de Belcour.)

(Il frappe.)

Belcour n'est pas levé. Sa sottise me passe...

(Il frappe plus fort.)

Je dois l'instruire à fond de tout ce qui se passe...
Avec ménagement ; car quelquefois on voit
L'éclat et la fureur succéder au sang-froid.

(Il frappe encore plus fort.)

Les succès des amants ne me surprennent guères.
Ces jours-là les maris dorment comme des pierres.

(Il frappe à coups redoublés.)

SCÈNE VI.

M. BELCOUR ; BELCOUR, en robe de chambre.

BELCOUR.

Ah ! mon oncle, bonjour.

M. BELCOUR.

Bonjour, mon pauvre ami.

Je venais te parler...

BELCOUR.

Avez-vous bien dormi ?

M. BELCOUR.

Moins que toi, bien t'en prend... Georges, sans préam-
Sans te dire combien je trouve ridicule, [bule ;
Quand je t'enferme là, que tu dormes ici.

BELCOUR.

C'est que, si vous saviez, l'usage...

M. BELCOUR.

Oui, mais voici :

Depuis hier vainement ton bon cœur me ménage,
J'ai surpris, malgré toi, le secret du ménage.
Tu n'aimes plus ta femme, et ta femme, à son tour,
Est près de te punir par le plus froid retour.
Georges, tu l'as voulu. Cinq ans de mariage
Ont éteint dans ton cœur...

BELCOUR.

Que voulez-vous, l'usage...

M. BELCOUR.

Il est contraire aux mœurs, et fatal au bonheur...
Avant d'aller plus loin, ta parole d'honneur
Que sans emportement, sans inutile esclandre,
Tu recevras, Belcour, ce que je vais t'apprendre.

BELCOUR.

Ma parole.

M. BELCOUR.

A sa foi dès-lors qu'il a manqué,
Un ami suborneur doit être démasqué.
Tu m'as promis d'avoir de la philosophie :
Apprends donc que Fontange aime, adore Sophie.
Le traître !

BELCOUR.

Ménagez votre faible santé.

Je suis au désespoir... de vous voir agité.
Je sais tout, et promets d'être prudent et sage,
De ne faire aucun bruit... j'aime à suivre l'usage.
Calmez-vous. Je sais tout depuis long-temps.

M. BELCOUR, en colère.

Eh quoi,

Tu n'es pas indigné !

BELCOUR.

Mais, mon oncle, pourquoi ?

Les lieux changent nos goûts, nos mœurs, nos desti-
Si j'étais habitant des Basses-Pyrénées, [nées.
Croyez que mon ami serait mort de ma main ;
Mais à Paris, mon oncle, au faubourg Saint - Ger-
[main,
En l'an dix-huit cent trente, au siècle des lumières,
Quand tout s'agitait et sort des antiques ornières ;
Lorsque les préjugés, trop fragiles remparts,

Sapés par la raison, tombent de toutes parts ;
Quand tout prend vers les cieux un essor gigantesque,
Je me donnerais l'air d'être un mari tudesque ?...
On doit suivre les pas du temps, et je les suis ;
Je veux être en un mot de mon siècle, et j'en suis.
Ne vous chagrinez pas ; mon cœur est bien tranquille.

M. BELCOUR, en colère.

Sais-tu que ton sang-froid va m'échauffer la bile ?

BELCOUR.

Faut-il donc m'emporter pour vous faire plaisir ?
Dites, que voulez-vous ? je n'ai qu'un seul désir :
C'est de vous ménager dans l'état où vous êtes.
Ne vous tourmentez pas ainsi que vous le faites.
Rien ne m'est précieux comme votre santé.

M. BELCOUR, se calmant.

Au fait, oui, pour savoir toute la vérité,
Te voilà disposé comme il faut.

BELCOUR, à part.

Quel martyr !

Pour sortir de ce pas je ne sais que lui dire.
Pauvre oncle !

M. BELCOUR, à part.

Il connaît tout, dit-il ! pauvre neveu !

(Haut.)

Du calme, car voici la fin de mon aveu :
Victime d'un projet affreux, abominable,
Ta femme, qui d'ailleurs n'est nullement coupable,
Allait être, sans moi, ravie à ton amour
Par Fontange, ton hôte et ton ami... Belcour,
Le savais-tu ?

BELCOUR.

Comment ?

M. BELCOUR.

Il t'enlevait ta femme,

Si je n'avais saisi le fil de cette trame.

BELCOUR.

Il enlevait ma femme ?

M. BELCOUR, avec action.

Ici je l'ai surpris

Méditant ce projet ; j'ai tout vu, tout appris.
Il fait même à l'instant préparer sa voiture.
Que me répondras-tu ?

BELCOUR.

Que, par une imposture,

Quelqu'un auprès de vous veut se faire valoir.

M. BELCOUR, s'échauffant de plus en plus.

Aurez-vous donc toujours des yeux pour ne pas voir,
Maris ? quand je te dis que j'ai tout vu moi-même ;
Que, tandis qu'il formait son affreux stratagème,
Tandis qu'il se parlait, moi j'étais caché, là.
Il a dit qu'il voulait l'enlever.

BELCOUR.

Ah ! voilà :

L'enlever, c'est un mot consacré par l'usage.
Fontange aura promis à ma femme, je gage,
De faire un peu de course avant le déjeuner.
Enlever, dans ce cas, veut dire promener.
Peut-être iront-ils même à la campagne ensemble.

M. BELCOUR.

Sans te prévenir ?

BELCOUR.

Oui, car l'usage...

M. BELCOUR.

Il me semble

Que tu perds la raison. Tant de flegme... après tout,
C'est ton affaire... tiens, vois-tu, le sang me bout !

BELCOUR, avec un peu d'impatience.

Ah ! convenez aussi que c'est de la faiblesse.

Un peu de fermeté, mon oncle ; un rien vous blesse.

De pareils accidents sont communs à Paris.

Une fatalité pèse sur les maris.

Je subis du destin l'influence maligne,

Et, par esprit de corps, à tout je me résigne.

M. BELCOUR.

Je suis vieux ; mais vois-tu, si j'étais marié...

BELCOUR.

Si vous saviez combien je suis contrarié,
Quand vous êtes encor convalescent, débile,
De vous voir, sans motif, vous échauffer la bile,
Vous exposer peut-être à rechuter...

M. BELCOUR.

Tant mieux.

BELCOUR.

Écoutez-moi.

M. BELCOUR.

Non, non. Ton sang-froid odieux
Me révolte. Va-t'en ; tu n'es pas de ma race.

BELCOUR, désolé, à part.

(Brusquement.)

Que faire ? Je m'en vais l'étendre sur la place,
Pour vous calmer.

M. BELCOUR, revenant à lui.

Attends.

BELCOUR.

Ne me retenez pas.

M. BELCOUR, l'arrêtant.

Reste.

BELCOUR.

Mes pistolets...

M. BELCOUR.

Georges !

BELCOUR.

Sont à deux pas.

M. BELCOUR.

Je défends...

BELCOUR.

Vous doutez que je vous appartienne ?
Le traître aura ma vie, ou bien j'aurai la sienne.

M. BELCOUR.

Mou ami...

BELCOUR.

Laissez-moi.

M. BELCOUR, à part.

Je l'ai poussé trop loin.

BELCOUR.

De vous rendre la paix mon cœur a trop besoin.
Il faut verser du sang ; je dois venger Sophie.

M. BELCOUR, le prenant à bras le corps.

Georges, mon cher neveu, de la philosophie.
J'ai ta parole, attends, je suis calme, vois-tu.

De ta femme, après tout, je connais la vertu ;
C'est là l'essentiel. Qu'importe qu'un perfide
Ait voulu, s'il n'a pu ? Faut-il être homicide
Pour un mauvais sujet ? non ; mais tu me promets
De n'avoir avec lui de commerce jamais,
De le chasser d'ici ?

BELCOUR.
Je le promets.

M. BELCOUR.

L'indigne

Est cause... embrasse-moi.

BELCOUR.

Non. Jen'en suis pas digne.

M. BELCOUR.

Viens donc.

BELCOUR.

Si vous saviez ce qui se passe en moi,
Quel embarras j'éprouve !

M. BELCOUR l'embrasse.

Allons, console toi.

Le calme maintenant est rentré dans mon ame.
Cours t'habiller, reviens, attends ici ta femme.
Nous allons voir ta terre, et je vais, de ce pas,
Savoir si ma voiture...

(Il va et revient brusquement.)

A propos, ne sors pas.

Pour enlever ta femme il est homme à tout faire.

(Il le poste.)

Mets-toi devant sa chambre en cordon sanitaire.
Reste ici, je reviens à toi dans un moment.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BELCOUR s'assied.

La comédie enfin touche à son dénouement ;
Mais pour le ménager sans éclat, sans tempête,
Mon cerveau fatigué brûle en vain dans ma tête...
Fontange est un mari vraiment fait à rebours.
S'il me laissait encor sa femme quelques jours,
Je pourrais...

SCÈNE VIII.

BELCOUR ; SOPHIE, habillée, accourant.

SOPHIE.

Ah ! Belcour, vous me voyez chagrine ;

Je vais avec Fontange à ma terre voisine.

Il l'exige, il le veut. J'ai tâché vainement

D'entrer avec votre oncle en éclaircissement.

Je voulais à ses yeux dévoiler le mystère ;

Mais, craignant pour ses jours, j'ai cru devoir me
[taire.

Si j'avais, jusqu'au bout, dissipé son erreur,

Je causais votre perte en lui perçant le cœur.

Trouvez donc un moyen.

BELCOUR.

Quoi ! vous pensez, madame,

Qu'un aveu...

SOPHIE.

Le tuerais.

BELCOUR, inconsidérément.

Soyez toujours ma femme ;

Faites-moi ce plaisir.

SOPHIE.

Êtes-vous fou ?

BELCOUR, revenant à lui.

Pardon ;

Je ne suis plus à moi.

SOPHIE.

Hâtez-vous, cherchez donc.

Mon mari va venir.

BELCOUR.

Fontange seul est cause...

Voici mon oncle.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. BELCOUR.

M. BELCOUR, de loin.

Ah ! ah ! c'est bon signe, l'on cause.

(S'avançant.)

Tout sera bientôt prêt.

(Il se place entre eux.)

SOPHIE, timidement.

Vous nous voyez tous deux

Confus, désespérés...

M. BELCOUR, tendrement.

Tais-toi, je suis heureux.

SOPHIE.

Mes torts...

M. BELCOUR.

Tu n'en as plus ; mais il faut qu'on s'embrasse.

Ce jour répare tout.

SOPHIE.

Je vous demande grâce.

M. BELCOUR, les rapprochant.

Embrasse ton époux, et toi, ta femme... Eh bien !

Vous restez éloignés !... vos cœurs ne sentent rien !

BELCOUR.

Pour moi, je sens beaucoup ; mais, vous voyez, ma
[femme...

(Sophie reste confuse.)

M. BELCOUR sonne. Clément paraît.

(A Clément.)

Envoyez-nous ici...

CLÉMENT.

Qui ?

M. BELCOUR.

L'enfant de madame.

(Clément sort.)

Puisque je ne puis rien...

SOPHIE, tremblante.

Monsieur, écoutez-moi...

M. BELCOUR, à Sophie.

Je placerais ton fils entre Belcour et toi ;

S'il n'attire ton cœur sur celui de son père,
De vous rendre au bonheur ma bonté désespère.

SOPHIE, voyant la douleur de M. Belcour.

Je vais vous obéir.

(Elle embrasse.)

M. BELCOUR.

Soyez ainsi toujours.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FONTANGE entre au moment où
Belcour et Sophie s'embrassent.

FONTANGE, furieux.

Eh quoi, perfide ami, vous jouez de ces tours!
Venez-moi de Platon citer le commentaire,
Pour...

M. BELCOUR, avec dédain et colère.

Qu'est-ce que Platon?

FONTANGE, avec intention d'application, et colère.

C'est un célibataire,

Sans mœurs, sans probité, dangereux écrivain;
Un monstre que la Grèce a surnommé divin.

M. BELCOUR, avec dignité.

Retirez vous, monsieur.

(Belcour arrête Fontange qui va parler.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLES, conduit par CLÉMENT.

M. BELCOUR, à Charles.

Viens embrasser ta mère.

(Charles embrasse.)

C'est fort bien. Maintenant, va-s'embrasser ton père.

(Charles court à Fontange.)

Ton père, mon enfant.

(Charles revient à Fontange et l'embrasse. Tous restent confondus et les yeux baissés. M. Belcour les examine dans le plus grand étonnement... Silence.)

SOPHIE, bas à Belcour.

Comment sortir d'ici?...

Parlez.

BELCOUR, bas à Sophie.

Je ne puis pas.

(Il est frappé d'une idée, et se fouille.)

Je cherche... ah! la voici.

(Il donne à son oncle, sans oser le regarder, la lettre qu'il lui écrivait, et qui lui a été rendue par Clément à la fin du premier acte.)

Ma lettre va l'instruire.

FONTANGE, à demi-voix.

Il est bon qu'on s'explique.

Pour nous de plus en plus l'affaire se complique.

Il est temps d'en finir.

SOPHIE, bas, regardant M. Belcour qui lit.

Ce moment nous punit.

Il paraît bien chagrin.

BELCOUR, bas.

Son air se rembrunit.

M. BELCOUR, à part.

Il n'est pas marié?... c'est un peu fort!... Au reste,
J'ai tort d'être fâché; car la place nous reste...

(En souriant.)

Le plus dupé de tous, c'est l'autre, le mari...
Pauvre infortuné, va... cachons-leur que j'ai ri.

Je veux leur faire peur.

(Il les regarde avec une feinte colère.)

SOPHIE.

Dieu! quel regard sinistre!

M. BELCOUR.

(Il déchire la lettre, jouit quelque temps de leur embarras, et dit, en tonnant, les deux premiers mots: *Je vous...*)

Je vous... pardonne à tous; mais c'est grâce au mi-
nistre.

(Il tire une lettre de sa poche.)

SOPHIE.

Quoi! vous nous pardonnez? Tombons à ses genoux,
Et moi sur-tout.

(Ils vont se mettre à genoux, M. Belcour les arrête.)

M. BELCOUR.

Bon, bon. Levez-vous, taisez-vous.

Point de mots, point de geste et de vaine grimace;
Je gronderai plus tard; maintenant je fais grâce.

L'ambassadeur d'Elmont va partir, et Belcour

Est nommé secrétaire.

BELCOUR, croyant que son oncle le raille.

Oui!... près de quelle cour?

Vous voulez me jouer.

M. BELCOUR, lui donnant la lettre du ministre.

On croit que je plaisante?

Voici la lettre.

BELCOUR, après avoir lu.

Eh mais, c'est près d'une régente?

M. BELCOUR.

Oui, monsieur.

FONTANGE.

Mon ami, reçois mon compliment.

SOPHIE, désignant Belcour qui réfléchit.

Voyez comme il est froid!

BELCOUR, résolument.

Mon oncle, franchement

Je ne puis accepter. La prudence l'ordonne.

M. BELCOUR.

As-tu perdu l'esprit?

SOPHIE.

Oui, c'est vrai.

BELCOUR, très sérieusement.

Je raisonne:

L'ambassadeur un jour n'aurait qu'à s'absenter,
C'est moi qu'il chargerait de le représenter.

M. BELCOUR.

Eh bien?

BELCOUR.

Si, pour traiter quelque affaire secrète,
La princesse avec moi demande un tête-à-tête?

SOPHIE.
C'est un honneur pour vous.
BELCOUR.
Je craindrais...
M. BELCOUR. Ah! j'entends.
Tu peux être tranquille, elle a bien soixante ans.
SOPHIE.
Ah! vous ne craignez plus, j'espère, l'audience?
BELCOUR, s'inclinant.
J'accepte hardiment... Respect à la régence.
FONTANGE.
Tu pars?

M. BELCOUR.
Demain.
SOPHIE.
Sitôt?
BELCOUR.
Je suis contrarié.
M. BELCOUR.
Il reviendra.
SOPHIE.
Tant mieux!
FONTANGE.
Mais reviens marié!

FIN DU MARI DE MA FEMME.